

La femme d'écume

Pascal Fauvel

La femme d'écume

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13828-2

A ma femme, Isabelle

En écho à

« La nudité de tes yeux clairs
Et sous tes lèvres entr'ouvertes tes seins clairs
Montre tes seins ma révélée
Impose aux autres ton bonheur
Ces deux minutes d'eau claire
Retenues sur la pente et creusant leur éclat

Dans l'ombre je remue à peine
Assez pour dessiner le ciel
Assez pour recueillir les oiseaux du plaisir
Les oiseaux la caresse au joli ventre doux
Les oiseaux la caresse aigue comme un
serpent. »

Paul Eluard
Poème Notre année
(recueil *Le lit la table*)

ENTRE LES LIGNES DE DÉFENSE

C'était maintenant. Elle passait en jambes éclairées devant la porte. Un tableau s'animait et de tous côtés le fleurissement. Elle dispensait ainsi dans l'air une tenue d'elle ; un éclatement d'icônes presque transparentes et, cependant, dans le fluide du mouvement s'imprimait un irréversible franchissement. Était-ce la porte qui de son coin carré clouait l'image par-dessus le sens de voir ?

« Tu es devant moi plus que des lèvres ? Dis-je » Je ne voyais plus que la jambe et sa défragmentation. Il n'y avait pas d'os. Des fleurs et du sang qui avaient ta forme. Le silence dans tout ça, de ta réponse notamment, n'avait pas d'intérêt particulier. Il se mélangait à tout et distribuait sur toi, sur tout objet de toi, dans les ombres, une réalité molle ou plutôt une toile de fond sans véritable consistance. La réponse aurait pu briser ma bouche à contrario car si elle n'avait pas trouvé son écho dans la tienne elle aurait touché en elle un tremblement de peur de voir échapper l'assise de sa composition amoureuse.

« Pourquoi suis-je devant toi puisque tu ne vois pas tout ce qui me manque ? C'est peut-être ce qui me manque qui est moi ? »

Voilà ! Il fallait que quelque chose comme ça arrive. Elle me dit que je ne vois qu'une partie d'elle. Soit. Je l'admets. Mais quelle place elle laisse au manque !! Manque que je ne peux être. Manque qui atteste de mon impuissance, de mon incapacité à la satisfaire. Ses mots ont ouvert une boîte de Pandore. Je dois rester calme. Même ses jambes recouvrent le manque, même l'abîme et la courbe et le galbe ne dessinent que l'entrée de l'infini, j'y vois le petit cercle devant des mondes étranges et en même temps familiers. Par la lorgnette du sexe, il y a les gouffres gourmands de l'avaloir, zone hors limite de l'au-delà des corps qui ne sont qu'une clef, qu'un levier de bascule. L'ordre n'existe pas. Il n'y a qu'un aménagement de surface dont on peut dire qu'il ne dissimule pas grand-chose.

« Tu parles tout bas, me dit-elle, de la salle de bain.

– Non. Non. » (c'est beaucoup plus bas que ça à moi-même).

Je pense *L'Ennui* de Moravia. Elle recouvre cette possibilité d'espace mais je ne suis pas assez en moi pour la prendre. Elle ne ferait que m'enrouler d'un acte fermé que je ne peux pas atteindre. Et pourtant, il y a toujours le piège quand on n'a pas flairé ses contours. L'image du point de fuite où l'on n'attrape rien de plus au fond que sa peau. L'image qui ne dit rien reste une simple image, une parcelle de rien qui fige le corps en lui-même comme un clou lumineux du vide. C'est une affaire de récipient dans lequel on se regarde rempli toujours de la même attente sèche. Alors, on cherche l'eau qui fabrique le reflet sans vie de soi à soi.

NON. Ce n'est pas comme ça avec nous.

Nous ? Qu'est-ce que c'est ? Si je me penche sur nous, quel sera mon guide ? Est-ce que je regarde directement une scène ? Peut-être que je passe à travers et qu'il ne me reste qu'un peu de nous dans l'envers de la connaissance possible, et qu'il serait à chaque fois plus accompli de ne rien comprendre à ce qui est gardé.

CORPS DE LUNE

C'est la lune qui me parle de toi, elle sait. Bien des choses de sa distance pâle sont serties dans l'ombre inépuisable. Elle a une trajectoire figurative du compteur bloqué sur zéro. Du zéro, on apprend tout. La limite du tout, le plus, le moins, le dedans, le dehors, la frontière des infinis... Et, je m'approche de toi avec ça. Le zéro est la loupe en main que je promène sur tes pigments de reine. Et, je vois le grain... un grain. Un grain d'une toute petite échelle de ta peau. Un minuscule point à qui je fais l'amour. Je pose mon cœur juste là dans ce millimètre de vie... Et, je l'aime ce millimètre, je l'adule de mon œil qui s'enfouit là et en lui-même garde l'imprégnation d'une chair. Cette déflagration dans le seuil resserré de la vision a été l'estoc de flamme dans tout ce qui figurait comme temps dans mon espace. Un point qui fait tourner le monde tout en recouvrant le plus des invisibles. Car, sous la peau je ne veux pas voir et, c'est un mouvement de retour qui me continue le corps avec toi. Je touche un instant de surface qui te multiplie. De l'enveloppe se crée un mensonge de fermeture que je sais ouvrir en partant d'une nudité dans le voir.

Effectivement, les barreaux sont tombés et je t'ai vue.

Je suis sorti de ma mémoire en brisant les parois internes : ces réseaux de pensée, ces masques successifs à cause des plaies qui cristallisent des assises de douleurs dont on extrait le sens pour dérouler la trajectoire. Ces jours de nuit m'habituant à tâtonner les objets en réglant mon pas en contre-maître de l'absence, à côté de la vie, riant dans son coin, sous le bouclier du phantasme.

Je t'ai vue et j'ai vu le corps.

De partout. Les cimes, les creux, les isthmes, les flaques d'envie, les suaves arrondis de nacre, la charpente effilée du désir, la main funambule dans les courants, la tresse des ventres, l'oscillation pendulaire du regard, l'enrouement des salives, l'offre

microscopique de l'accueil, l'aiguille fondue du spasme, la liqueur gonflée des suspensions, l'horloge broyée, le temps pris la main dans le sac, le coton de jouvence et le miroir émietté dans le mur.

LE VISAGE EN FLEURS

« Tu penses toujours à voix basse ? » Dit-elle maquillée par le dessus de l'obstacle gommé du visage tout arrondi aux pommettes effleurant ces deux ciels en rouge. La voix roule un instant tout autour d'elle. Je ne veux pas effrayer ce léger nuage encore à elle bourdonnant maintenant si près de ses couleurs qu'il fait une nouvelle enveloppe. Je passe ma main sur sa joue et écarte les mots en même temps. Je les ai sentis dans leur frôlement un peu opaque avec cette buée légèrement acide ouvrant la perception d'un contraste taquin sensible. J'aurais pu les lui arracher du visage si trop de vide s'était tenu là dans une excentricité peu courtoise. Je n'ai pas chiffonné cette voix car cette voix a dans son étrangeté, à l'intérieur même de cette étrangeté, une surprise de taille : un air imprévu de jouissance. C'est pour l'œil, peut-être plus que pour l'oreille, que cette voix toujours près de toi en toi, que sais-je, te fait bouger tout le visage. Et la bouche est encore dessus. L'œil a un rond de saveur sur ce « *toujours* » que tu as dit comme si l'œil l'avait prononcé lui-même l'accompagnant du bout des cils, le touchant encore d'un mince trait de paupière.

Pouvons-nous nous servir des vides pour aimer ? S'appuyer sur le défaut de la présence pour trouver le vaste domaine de l'effacement en supprimant son poids ?

« Si tu me mets un acte là devant les yeux, qu'est-ce que cela va être ? Tu mettras quelque chose entre nous ou en nous ? Je plus je ça fait quoi ?

– Je entre guillemets va mettre sa forme entre parenthèses.

– Trop facile et déjà vu.

– Alors, je vais mettre un renflement d'existence, un pli dans l'histoire, un lieu sans nom, un acte sans attache... Que sais-je ?

– J'aime bien "l'acte sans attache".

– Pourquoi ?

– Parce que cela change quelque chose de nous. Ça vient de nul part. Mais sauras-tu attraper cet acte ?

– Je ne sais pas encore... Il peut-être l'acte le plus banal qui soit et venir d'ailleurs. Je ne possède pas bien la précision de l'origine si ce n'est que du *nul part*... C'est au fond un acte que je prends en dehors de moi dont je ne sais rien... Je dois moi-même me tenir en dehors de ma pensée. J'ai envie quand même d'un cadre. Alors, maintenant il y a le plafond qui m'envoie des gestes plein la figure. Je fais là devant toi le nuage d'intérieur.

– Et... C'est comment ?

– Sans la pluie. Un voile léger qui obstrue à travers lequel je ne te vois pas. C'est brutal et irréel.

– Ce nuage... tu l'avais en toi. Tu n'as fait que l'attraper pour nous voiler la face.

– Hum ! »

Elle part avec elle pour se briser plus loin dans ses affaires. Elle va revenir avec des retranchements d'autres coupures car elle avance en elle-même de toutes façons.

À TRAVERS LE PAPIER

Je suis assis dans un matin qui ne passe pas sa ligne d'heures. Il est fâché avec ses obligations de figurer correctement en face de moi. C'est peu dire.

Cet évanouissement des roses là-bas quand le soleil trie avec son bâton. Le ras du ciel apparaît en palissade de voisinage assez attractive. Je mettrais bien les mains dedans. Hors, je préfère être à pied dans la photo de toi qui as glissé d'un des albums.

Ton corps s'agrandit et s'allonge sur le sol. Tu es nue. Toute la pièce est à toi, immense. Tu apparaît sur un grand rectangle, une feuille peu épaisse qui se couche. Il y a eu le fil de côté de l'image, la tranche de papier de la photographie déroulant sa courbe avant la mise totale de l'aplat.

J'ai cru pouvoir marcher sur elle hors mon pied nu dans le déploiement de la peau m'emportait vers une impudeur. Pour ne plus la voir, j'ai relevé tous les bords et me suis enroulé d'elle.

C'était un papier de toi. Une enveloppe descendue de l'espace. Un outil de l'absence. Peau partout pour me manger le jour, recouverte d'une profondeur qui n'est qu'un filigrane de représentation. J'ai traversé ta couleur pour revoir la lumière.